



**« Demain, la Révolution ? »**

**Note d'orientation par Philippe Lemoine**

Les analyses de la crise financière et économique actuelle se divisent en deux grandes familles. Pour les uns, il s'agit d'une crise particulièrement grave, mais classique en ce qu'elle renverrait à la théorie des cycles et des crises débouchant, après des phases plus ou moins longues, sur une étape de reprise. Pour les autres, il s'agit de la fin d'un certain monde de telle sorte que tout un ensemble de caractéristiques économiques, sociales, culturelles dans lesquelles nous avons vécu sont vouées à disparaître ; quelque chose de neuf serait à inventer.

L'hypothèse d'une révolution n'a pas le même sens dans les deux familles d'analyse. Pour les premiers, la révolution serait une menace supplémentaire s'ajoutant aux autres menaces : on a connu la crise financière, celle-ci a débouché sur une crise économique ; va-t-on devoir se confronter à une couche supplémentaire de problèmes avec l'émergence de troubles sociaux et le resurgissement d'une violence révolutionnaire ? Pour les seconds, la révolution est plutôt une opportunité : nous sommes condamnés à innover, à inventer, à ne pas recommencer comme avant, « subprimes », titrisation, inégalités croissantes, illusions et mensonges à tous les étages. Où trouver la force d'une foi dans l'avenir, si ce n'est dans un mouvement d'ensemble porté par la joie de tout reconstruire ?

L'interrogation développée le 9 Février (« Demain, la révolution ? ») s'inscrit dans cette seconde hypothèse. Celle d'un nouveau départ, d'une nouvelle origine où il s'agit de construire, plus que de détruire. Certes, le débat ne peut pas être ouvert dans l'angélisme. L'histoire a montré que la tentation de la violence était toujours forte dans un épisode révolutionnaire. Les bonnes intentions s'affichent au premier matin, mais le jour n'est pas achevé que les pavés jonchent déjà la voie qui peut mener à l'enfer. Un des enjeux d'un tel débat est donc d'engager le plus tôt possible une réflexion sur les conditions dans lesquelles on peut le mieux conjurer ces menaces et concentrer les énergies sur les intentions généreuses et positives. Car quand la marmite de l'histoire bout, ce n'est pas une pincée de bonnes intentions qui provoque l'explosion. C'est plutôt de se barricader que d'ouvrir son cœur qui y précipite.

Trois questions majeures structurent cette interrogation sur « Demain, la révolution ? » :

- La première question, c'est celle du vouloir : qui peut incarner une volonté neuve, une façon nouvelle de penser l'horizon économique, les buts mêmes des activités de création, de production et d'échanges ? Par rapport à l'horizon d'une croissance plus écologique et utilisant mieux le potentiel des technologies d'information, une réponse s'esquisse autour de la notion d'alliance. Alliances entre grandes entreprises et petites structures innovantes et surtout alliances entre les entreprises et les structures militantes, ONG ou autres, qui peuvent orienter l'action en fonction d'un sens qui échappe aux institutions et aux structures organisées. Mais comment doivent-elles fonctionner ces Alliances ? Quels rapports de force doivent-elles traduire pour permettre aux utopies de prendre forme et de se transformer en réalité ?
- La seconde question, c'est celle de l'incandescence et celle de l'espoir. Qu'est-ce qui peut enflammer les esprits autour de ces projets d'Alliance ? Comment en faire des motifs d'espoir, capables d'entraîner les énergies, bien au-delà d'un tiède acquiescement ? C'est tout le problème de savoir si ces Alliances peuvent attirer les intellectuels et les artistes d'une part, les jeunes d'autre part. Il faut que les idées soient justes, que les images soient belles et que la jeunesse soit là car, sinon, il n'y a que la caricature d'une révolution. Il faut savoir convoquer ces forces, au risque sinon d'un nouveau commerce des promesses, d'une nouvelle désillusion.
- La troisième question, c'est celle de l'autorité et celle du pouvoir. Dans le contexte d'un projet qui prendrait forme et qui serait source d'incandescence et d'espoir, l'interrogation doit porter sur les comportements du politique. Si le politique ne se conçoit lui-même que comme l'unique source légitime du pouvoir, il peut se braquer et ne voir que sédition et complots dans le mouvement qui monte ; par son autisme, il contribue alors à l'émergence d'une révolution violente. Si le politique parvient à se voir également comme une autorité, c'est-à-dire une instance qui peut « autoriser à... », il peut trouver les voies d'une interaction positive entre le mouvement et lui-même ; il joue alors un rôle décisif dans l'hypothèse d'une révolution positive et, si possible, non-violente.